

Traité sur la parole  
dans les situations d'aide

DU MÊME AUTEUR

*La langue comme espace.*  
*Propos sur la topologie lacanienne,*  
EFEdition, 2015

*Les dessins des enfants qui commencent à parler.*  
*Réflexions sur l'autisme et l'écriture,*  
EFEdition, 2001

*La topologie ordinaire de Jacques Lacan,*  
Point hors ligne, 1999

*Topologie lacanienne et clinique analytique,*  
Points hors ligne, 1990

Jeanne Lafont

# Traité sur la parole dans les situations d'aide

Les pratiques sociales  
en dette de la psychanalyse

Préface de Joseph Rouzel

 érès  
éditions

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Première édition parue sous le titre  
*Les pratiques sociales... en dette de la psychanalyse ?*  
© Point hors ligne, 1999

Version PDF © Éditions érès 2019  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6356-4  
Première édition © Éditions érès 2019  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.  
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

## *Table des matières*

Préface à l'édition de poche. Jeanne Lafont : une topologie du travail social..., <i>Joseph Rouzel</i> .....	7
Avant-propos à l'édition de poche .....	11
1. La question.....	15
2. Une histoire .....	35
3. Les champs connexes .....	55
4. Le point de vue du psychanalyste .....	77
5. L'objectivité de la réalité ?.....	101
6. Une pratique de réalité.....	127
7. Le transfert .....	153
8. La ponctuation du transfert .....	179
9. L'acte.....	199
10. L'éthique.....	219

*Préface à l'édition de poche*  
*Jeanne Lafont : une topologue*  
*du travail social...*

Cet ouvrage repris par Jeanne Lafont quelques années après sa première parution a fait son chemin, au point d'être épuisé et devenu introuvable. Pourtant, l'entrée dans les questions que cette psychanalyste croise dans les institutions sociales, médico-sociales, hospitalières ou scolaires, s'avère singulière. La topologie et la théorie des nœuds sous-tendent ici une réflexion très fine et incisive. La topologie (le cross-cap, la bande de Möbius, la bouteille de Klein...) et les nœuds (principalement le borroméen<sup>1</sup>) semblent bien loin des préoccupations des cliniciens en travail social qui s'inspirent de la psychanalyse. Les travailleurs du social, que j'ai désignés dans un texte récent comme « *trouvailleurs soucieux*<sup>2</sup> », sont aux prises avec

---

1. Jeanne Lafont est l'auteur, entre autres ouvrages, de *Topologie lacanienne et clinique analytique*, Point Hors Ligne (disponible en numérique) ; *La topologie ordinaire de Jacques Lacan*, Point Hors Ligne (disponible en numérique) ; *La langue comme espace. Propos sur la topologie lacanienne*, EFÉdition, 2015.

2. J. Rouzel, *Le travail d'éducateur spécialisé*, Paris, Dunod, 4<sup>e</sup> édition, novembre 2018.

des enfants, des adolescents, des adultes en grande précarité, souffrant dans leur corps comme dans leur psychisme, victimes souvent de la plus « formidable galère sociale », face à laquelle est avant tout requise « une fraternité discrète à la mesure de laquelle nous sommes toujours inégaux<sup>3</sup> ». L'approche pourrait sembler ardue et pourtant, au fil des pages l'auteure, en fine clinicienne, ne lâche jamais la main courante de sa pratique, qui s'appuie principalement sur son travail de psychanalyste intervenant hors cabinet : dans le cadre de supervisions ou de régulations d'équipes, mais également comme psychanalyste assurant un espace clinique en institution auprès d'usagers.

Mais qu'est-ce qu'une pratique ? questionne d'emblée l'auteure. Et de plus, qu'est-ce qu'une pratique sociale ? En quoi la pratique en travail social est-elle d'une certaine façon héritière et donc « en dette de la psychanalyse » ? La thèse semble osée ; elle permet cependant d'articuler le sens des interventions sociales, d'abord et avant tout, au-delà des droits desdits usagers, comme rencontre de parole. Et sur la scène d'une « logique de la parole » la psychanalyse se fait éclairante. Cette exigence de la parole (échangée, donnée, tenue, engagée...) ancrée au cœur des pratiques sociales a pour corollaire de ménager au sein des institutions de véritables « havres de paix et d'accueil<sup>4</sup> » où les bricolages, les inventions, les trouvailles, les solutions... advenant dans le dire des usagers (parfois bien usagés !) – mais aussi des professionnels – sont pris en

---

3. J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

4. M. Girard, *L'accueil en pratique institutionnelle*, Nîmes, Champ social, 2006.

compte. Dans l'accompagnement, le soutien, le suivi, les sujets épinglés sous le terme administratif d'usagers (de services publics, telles la SNCF ou la Sécurité sociale) cherchent à qui parler. Bref du répondant.

Jacques Lacan, en faisant appel, surtout à la fin de son enseignement, à ces « montages » et « monstractions » de la topologie et des nœuds, ouvre une piste tout à fait fructueuse qui autorise la prise en compte du plus vif du sujet dans la clinique<sup>5</sup>.

En passer par des formes, des figures, des nouages en trois dimensions, conduit à une épure de la situation clinique avec laquelle ils entrent en résonance. Nous pouvons, en nous détachant autant que faire se peut des méandres de la dimension imaginaire liée à l'histoire du patient<sup>6</sup>, aller droit au but du réel de la structure, là où ça se noue dans son histoire pour un sujet. Jeanne Lafont en fait une démonstration évidente à partir du cas clinique d'une jeune fille accueillie et accompagnée « pour troubles de la personnalité » dans un lieu d'accueil<sup>7</sup>. C'est un peu pour cette jeune fille la dernière chance avant l'hôpital psychiatrique. « Dans des termes topologiques grossiers, il s'agit de "laisser un

---

5. A. Cochet, *Nodologie lacanienne*, Paris, L'Harmattan, 2002 ; Bruno Dal-Palu, *L'énigme testamentaire de Lacan*, Paris, L'Harmattan, 2004.

6. « Ils y restent du coup comme une énigme », précise Jeanne Lafont dans *La langue comme espace*, *op. cit.*

7. Un lieu de vie et d'accueil (LVA) est une petite structure sociale ou médico-sociale assurant un accueil et un accompagnement personnalisés en petit effectif, d'enfants, d'adolescents et d'adultes, en situation familiale, sociale ou psychologique problématiques. Les premiers LVA sont apparus à la fin des années 1960, on en comptait 446 en 2007. Les LVA sont aujourd'hui inscrits dans la Loi 2002.2. Voir J.-L. Minard, *Lieux de vie et d'accueil*, Toulouse, érès, 2013.

trou", seule manière, à notre sens, pour que l'enfant (le jeune) puisse faire exister une parole qui sera la sienne, et ce jusqu'au sens qu'il donnera à sa prise en charge et aux personnes qu'il aura rencontrées », précise d'emblée l'auteur. Bref, permettre à un sujet de « faire son trou » n'est pas qu'une métaphore. On en trouve la matérialisation dans certaines figures de la « topologie ordinaire », qui peuvent alors guider le clinicien du social dans les énigmes de sa pratique.

Une fois posées ces prémisses, les questions qui jalonnent la pratique sociale peuvent trouver leurs points d'arrimage dans les concepts de la psychanalyse : l'éthique, le transfert, l'acte... La clinique se revêt alors d'un aspect ludique, elle en devient... amusante. On peut penser que Jeanne Lafont s'inspire librement d'un conseil de Jacques Lacan, que bien des psychanalystes ont oublié : « Plus nous sommes proches de la psychanalyse amusante, plus c'est la véritable psychanalyse<sup>8</sup>. »

À quand un travail social... amusant ? Là où rigueur n'est pas rigidité, mais légèreté de l'être. Non qu'on y rigole tous les jours, mais lorsque les travailleurs du social sont animés d'un esprit d'invention et de création, soutenus et épaulés comme tels par leurs directions d'établissement, l'approche de sujets en souffrance qu'ils côtoient à longueur de journée se fait tout aussi inventive. Elle s'inspire des... muses !

« Ô Muse, conte-moi l'aventure de l'Inventif...<sup>9</sup> »

Joseph Rouzel

---

8. J. Lacan, Le Séminaire, Livre I (1953-1954), *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 91.

9. Homère, *L'Odyssée*, Paris, La Découverte, 2004. Traduction de Philippe Jaccottet.

## *Avant-propos à l'édition de poche*

Rééditer ce livre qui date des années 1990, pourquoi ?

Dans ce livre, j'ai essayé de préciser, au regard de la cure psychanalytique avec son divan, une pratique de la parole dans la réalité des situations de misère et de difficultés familiales que connaît tout le secteur de l'aide sociale, quelle que soit la spécificité du public par ailleurs.

Et je suis partie d'un constat fondamental : le transfert. Toute pratique qui utilise dans son fond la parole s'appuie sur le transfert, soit le lien avec l'utilisateur (comme on dit aujourd'hui) qui se crée dans la répétition des rencontres, la dissymétrie entre l'un puissant et l'autre qui demande (ou pas), et les phénomènes de la mémoire. Chacun oublie des détails, chacun définit une hiérarchie d'importance, chacun puise dans ses souvenirs pour affronter la situation présente. Et ce ne sont pas les mêmes.

Je considère que l'obsolescence proclamée de la psychanalyse par beaucoup de nos contemporains tient à la manière dont les psychanalystes parlent du transfert comme « infini », et sans solution simple.

Du coup, le transfert fait peur. Du coup, il est dénié, refoulé, proclamé sans importance, et les gourous en tout genre expliquent comment l'éviter ! Mais il reste indépassable et doit être reconnu, supporté et traité.

À vrai dire, toutes les nouvelles thérapies, ou tous les programmes de pleine conscience, d'apprentissage comportemental ou cognitiviste, sont des recettes qui peuvent tout à fait être bénéfiques pour les usagers, et je ne les discuterai pas. Elles sont toutes efficaces si le thérapeute y croit, et pourquoi pas s'il s'agit d'une préparation à affronter ce lien, s'il s'agit d'une aide devant l'insondable de la souffrance psychique d'autrui.

Mais il ne faut pas leurrer les praticiens, aucune de ces théories ne les protège véritablement de la question du transfert. S'ils ne sont pas prêts à soutenir la dépendance qui se crée dès le moment où ils entrent en lien thérapeutique avec un autre, ils feraient mieux de s'abstenir.

Alors comment s'appuyer, sans le dénier, sur le transfert ? Tout le savoir de la psychanalyse est un savoir sur le transfert, un savoir « sous » transfert, comme on dit. Ce savoir commence quand Freud abandonne l'hypnose parce qu'elle produit une dépendance qui provoque, par la suite, délire et souffrance, dans l'histoire de la « grossesse nerveuse » d'Anna O. (Bertha Pappenheim).

Et Freud, dans un mouvement « faustien », comme il dit lui-même, décide au contraire de fonder sa thérapie sur le transfert, à partir du transfert, et dans le projet de le démonter ! C'est pourquoi, malgré ce qu'en pensent certains qui nous feraient croire qu'ils savent comment fonctionne un cerveau humain (qui n'est pas l'esprit d'un humain), la psychanalyse reste la

référence pour comprendre, accepter et finir le transfert, quelle que soit la théorie utilisée par ailleurs !

Alors ce livre peut aider aujourd'hui encore les praticiens parce qu'il raconte par le menu, au fil des concepts abordés, la prise en charge, hors cure psychanalytique, d'une adolescente perturbée (pour ne pas entrer dans un débat sur le diagnostic, qui n'est pas mon propos). Il s'appuie sur l'hypothèse d'une différence fondamentale dans l'acte entre le praticien de la réalité et le psychanalyste qui organise une autre scène pour traiter du transfert, mais d'une similitude des concepts en jeu. À cause du transfert, tous les praticiens de la parole (et j'y inclus aussi les professeurs, les animateurs...) sont chez eux dans la psychanalyse. Par contre, ils doivent préciser leur acte. Le psychanalyste interprète, pas le praticien. J'ai essayé de formuler comment je voyais l'acte de ce praticien de la parole qui n'est pas psychanalyste. Ils sont beaucoup plus nombreux aujourd'hui, et pourquoi pas ? Je n'y suis pas si hostile, en fait. Je ne vois pas pourquoi une de ces pratiques nouvelles exclurait l'autre, et nommément la vieille psychanalyse.

Oui, les psychanalystes ont déjà un peu plus de cent ans (le livre princeps de Freud *La science des rêves* est publié en 1900), les médecins et les professeurs évidemment ont des millénaires derrière eux, mais les éducateurs et les assistants sociaux à peine cinquante ans (en gros, ces services sont nés en France derrière les premiers congés payés de 1936) et en lien avec les théories psychanalytiques qui affirmaient de manière révolutionnaire que rien n'était fixé qui ne puisse être rejoué sous transfert, comme l'a démontré le grand éducateur August Aichhorn dès les années 1920.

Alors pourquoi refuser ce savoir ?



## *La question*

« Mais je n'hésite pas à ajouter que cette technique est la seule qui me convienne personnellement. Peut-être un autre médecin, d'un tempérament tout à fait différent du mien, peut-il être amené à adopter, à l'égard des malades et de la tâche à réaliser, une attitude différente. C'est ce que je n'oserais contester<sup>1</sup>. »

Parler des pratiques sociales dès l'entrée, le terme définit plus une question qu'un objet. Qu'est-ce qu'une pratique ? Et qu'est-ce que des « pratiques » regroupées pourtant sous le même adjectif ? Ce mot s'oppose au savoir ou à la théorie. Quant à « sociales », est-ce que le mot renvoie au collectif, au groupe, à la société, au politique, ou à la dimension charitable de l'expression méchante « faire du social » ? Le terme est employé, couplé à la question de son éthique, par Lévi-Strauss dans son discours inaugural au Collège de France, en

---

1. S. Freud, « Conseils aux médecins sur le traitement analytique », dans *La technique psychanalytique*, Paris, Puf, 1977, p. 61.

1959. Ce livre se met, avec l'humilité qui convient, sous cette égide pour ouvrir le débat et terminer avec la question de quelle éthique pour les pratiques sociales.

Dans cette expression générale de « pratiques sociales » se trouvent regroupées les professions qui ont une mission d'aide et de soutien. Elles sont organisées en France sous la forme de divers services sociaux, en direction des enfants, des adultes, des prisonniers, inadaptés ou marginaux pour diverses raisons. Mais, comme hypothèse de travail affirmée dès l'entrée, le regroupement de toutes ces pratiques s'effectue, dans le projet de ce livre, par la reconnaissance de la parole comme vecteur essentiel au sein de ces aides diverses. Au-delà ou en deçà des prestations matérielles, en nature ou en argent comptant, de la consistance même de l'aide apportée à la population en perdition pour des raisons diverses, l'action se fonde sur un certain nombre de paroles échangées. C'est une lapalissade, peut-être, sauf qu'il ne semble pas que ces pratiques utilisent toutes les dernières avancées de la pensée à propos de la parole, autant du côté des linguistes, réduits à des experts en communication, que de la psychanalyse, réduite à la psychologie.

Ces savoirs, pratiques ou théoriques d'ailleurs, sont généralement méprisés, voire ignorés, quand ils ne sont pas survolés et utilisés comme des recettes sans respect de la dialectique, ou même de l'esprit qui les a vu naître. Hors éthique, assurément, ils jouissent paradoxalement d'un grand prestige. La communication fait les choux gras du management social, comme si les linguistes avaient dit ce qu'était la communication. La psychanalyse, de son côté, constitue souvent un recours, une sorte de remède miracle, auquel les

praticiens sociaux font appel en désespoir de cause, mais surtout pas dans le cours simple de leurs « prises en charge ». Quelquefois, on assiste même à une véritable démission : « Que le psychanalyste se débrouille. »

Pourtant, ce secteur des « pratiques sociales » d'aide et de soutien prend des allures gigantesques. L'école, avec ces « zones d'éducation renforcée<sup>2</sup> », par exemple, se dote d'un but social en plus de sa fonction d'enseignement et d'ouverture à la culture. Le juge doit remettre son délinquant dans le droit chemin ; quant au banquier, il doit aider son débiteur à payer. Les policiers jouent au football avec les jeunes délinquants. Les CRS organisent des camps d'été, jusqu'à Dorothee, animatrice d'émissions de télévision pour enfants, qui lance des appels à la prise en charge, par des familles aisées, des enfants sans vacances.

Loin de mépriser ces initiatives, plutôt sympathiques, je m'interroge sur l'effet attendu. En un certain sens, la première fois qu'un métier ou qu'une fonction dans la société s'intéressent au « social », le bénéfice est certain : « Aux innocents les mains pleines. » Mais personne ne reste innocent dans ce domaine. Comment une famille qui a reçu un adolescent pendant l'été 1993 peut-elle recommencer avec la fraîcheur de la première fois ? Quoi qu'on en pense, l'expérience se dépose. Que de travail et de réflexions ensuite pour que cette expérience ne se transforme pas en écran, en poids mort, en handicap dans l'accueil de l'adolescent d'après !

Cette extension du secteur « social », à mon sens, est en fait la conséquence de ce manque de réflexion.

---

2. Actuellement Réseau d'éducation prioritaire.

À chaque nouvelle extension se vérifie cette vérité simple : « Ça ne marche que la première fois, donc qu'une seule fois. » Il devient donc nécessaire de renouveler constamment les manières de « prise en charge », puisqu'elles ne marchent qu'une fois. Et elles ne marchent qu'une fois parce qu'elles se fondent sur cette innocence qu'on ne peut répéter. Mais alors, quelle est la compétence du travailleur social ?

Cette extension est une véritable négation de l'expérience et du savoir – « pratique » peut-être – des professionnels. Il me semble urgent de produire une réflexion « théorique », quoi qu'on en ait, pour appuyer, dans le champ des savoirs existants, cette compétence.

La question essentielle, en effet, devient : quelle parole, quelle décision, ont été efficaces dans une relation d'aide réussie ? Puis quel acte, quelle parole, quelle décision, le travailleur social pourra-t-il répéter compte tenu de l'extrême spécificité de chaque situation et de chaque individu ? Il doit être sensible que pour repérer ce qui peut se répéter, tout en restant spécifique, il est nécessaire de trouver le bon niveau de généralisation.

Pourtant, je garde l'impression, après des années de fréquentation, que toute théorie dans ce champ ne peut être qu'aplatie sur des slogans qui deviennent des ordres du pouvoir que le travailleur social met en avant comme gages de ses bonnes intentions, que ce soient les termes de « communication », d'« évaluation », d'« éducation » ou de « limites ». La théorie n'est ni l'outil d'une réflexion, ni le lieu d'ouverture et d'échange où se fabrique une meilleure compétence. Les travailleurs sociaux sont comme jaloux de leur pratique, que personne ne peut ainsi ni comprendre, ni conseiller, ni à plus forte raison diriger. C'est d'ailleurs

à partir de cet accueil, maintes fois renouvelé, de la théorie, à la fois demandée et toujours inadéquate, attendue mais méprisée, voire revendiquée par l'intermédiaire du syndicat, mais négligée ensuite, que le projet de ce livre a pris corps.

Pour moi, psychanalyste, appelée comme beaucoup de mes confrères à travailler avec les équipes paramédicales des institutions, dans des « synthèses » avec des éducateurs, des rendez-vous avec des familles, des convocations chez le juge, j'ai toujours considéré que, « sortie du fauteuil », je faisais de la « pratique sociale », et que ces travaux n'étaient pas ignobles, ou dégradants, au regard de la cure stricto sensu, noble et pure. Depuis longtemps, je m'attache à « bien la penser », pour pouvoir « bien la faire », dans le respect des mandats que l'administration ou les partenaires me laissent, dans le respect des clients dont « l'histoire ne mérite jamais le ragot », et dans le respect, à défaut de la psychanalyse, du moins de ce que j'appelle l'éthique freudienne, et que je chercherai à définir.

Par cette expression j'entends non pas faire de la psychanalyse dans le social, mais me servir, pour dialectiser cette pratique, des réflexions de la psychanalyse sur les effets de l'utilisation de la parole. À ce titre, peut-être faut-il penser la cure comme un laboratoire qui enseignerait à quels effets sont conduits un homme ou une femme quand ils se mettent à parler. Comment les entendre ? Comment s'en servir ? Dans quelle visée ? Où l'on voit que l'éthique est fondamentale, et pourquoi pas une éthique de la pratique sociale, comme il y a une éthique de la psychanalyse ?

En effet, entre psychanalystes et praticiens sociaux les rapports sont difficiles, bien que les psychanalystes

soient tous, ou à peu près, aussi praticiens sociaux, comme psychiatres, psychologues, professeurs, infirmiers ou éducateurs. Il y a des raisons à cette séparation, et j'en proposerai une lecture, appuyée sur des éléments concrets, pour penser un certain nombre de paradoxes des pratiques sociales.

Que recouvre ce mot de « social » ? Il semble que, éparpillés en « études africaines, anthropologiques, ethnologiques, géographiques, économiques, historiques, biologiques, mathématiques, psychologiques, sémantiques, sociologiques<sup>3</sup> », ces savoirs ne s'articulent pas à une clinique et restent extérieurs aux praticiens. À l'inverse, la clinique, rattachée à ce mot de « social », n'est pas entendue du côté de la spécificité des prises en charge à travers ces divers cadres administratifs. Au CNRS, par exemple, l'université française, dans l'unité de recherche intitulée « Pratique sociale », ne traite que de psychanalyse, au sens strict<sup>4</sup>, dans son rapport à l'histoire, et à la philosophie. En élargissant le sens, effectivement la cure psychanalytique est aussi une pratique sociale. Mais cette extension a surtout l'effet d'exclure de ce champ de réflexion les praticiens qui ne sont pas psychanalystes. La cure devient l'idéal de ce travail social.

La première évidence, pour moi, psychanalyste et travailleur social – à suivre de près les autres travailleurs sociaux et à prendre au sérieux leur questionnement –,

---

3. Je reprenais ici la liste des départements qui font partie de l'École des hautes études en sciences sociales, rattachée à l'université française.

4. Il s'agit de l'unité de recherche dirigée à l'époque par M. Zafiropoulos. Leur thèse affirme cet élargissement de la pratique sociale à la cure psychanalytique, et non l'inverse.

concerne le transfert. Quelle que soit notre place, nous sommes en butte au transfert<sup>5</sup>, et quelquefois, nous sommes justement dépourvus des moyens que la cure psychanalytique a mis en place pour l'élaborer, le dépasser, le traverser... D'où le constat : la « prise en charge » met en place un « transfert » dans sa définition freudienne, lieu de la répétition et de l'élaboration, comme dans sa définition lacanienne, articulé à un « sujet supposé savoir » et au « semblant ». Mais il faut prendre le temps de préciser les modalités particulières, le maniement, la visée et les butées de ce transfert.

Au premier abord, il y a quelque enseignement à rappeler le contexte qui préside à la naissance de ce terme de transfert dans la réflexion freudienne. La vulgate en la matière répète, sur tous les tons, l'importance de la séparation entre hypnose et « cure analytique » au moment où Freud invente l'association libre opposée à l'hypnose, l'écoute opposée à la suggestion, pour parer aux effets d'aliénation du transfert. L'issue du transfert est centrale dans l'invention de la « cure ». Il est intéressant pour notre débat de repérer comment cette séparation s'opère à partir d'un élargissement de la psychothérapie<sup>6</sup>.

---

5. Le numéro 34 de la revue *Transition*, de l'ASEPSI, « Actes et transfert dans la pratique sociale », fait un premier état des travaux menés avec cette hypothèse, janvier 1994.

6. Freud dit en effet : « D'autres fois, j'essayais de traiter par la méthode de Breuer (hypnose et souvenir abrégis composent la méthode cathartique, dite de Breuer) des névrosés que nul certainement n'aurait tenus pour hystériques et sur lesquels néanmoins le procédé agissait et parfois même supprimait les symptômes », dans *Études sur l'hystérie*, Paris, Puf, 1978, p. 206. Plus loin, Freud ajoute : « Je me vis alors contraint soit de renoncer à soigner ces malades, soit de découvrir une autre façon d'obtenir ce renforcement de la mémoire » (*ibid.*, p. 215).

d'investigation oppose sa "reconnaissance" et "ses travailleurs sociaux". »

Avec tout le respect envers le philosophe d'un tâcheron du quotidien, qui embourbe peut-être les principes dans les décisions au jour le jour, c'est bien ce « dispositif d'investigation » nouveau que nous ambitionnons de fonder avec l'association EFEPS<sup>12</sup>. Je pense qu'à cet endroit peut être nommée une éthique freudienne : chacun ayant le devoir d'advenir à sa différence radicale, et même par rapport à soi, jusque-là, incréée, témoin de « l'infinie multiplicité de l'espèce humaine » ; avec l'appendice qu'un autre peut faire office pour accompagner cette recherche. Fondamentalement, peut-être est-ce parce que Freud a découvert que la culpabilité est d'un autre tonneau, inconscient, que celui de l'enchaînement des faits consommés.

Cette découverte de la psychanalyse, qui renvoie la morale et la définition du bien et du mal au-delà de la culture, à chacun nécessaire mais variable, est-elle liée à la manière occidentale de vivre ensemble ? Est-elle liée, comme l'affirme Lacan, au primat de la science, dont le démarrage remonterait par-delà Descartes, au VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, quand les présocratiques, comme on dit aujourd'hui, observent la nature, tentent des schémas explicatifs, et écrivent les premières lois vraies, Pythagore, Thalès, Zénon, Héraclite, Anaximandre, Parménide<sup>13</sup>, liste dont la poésie m'entraînerait dans un autre chapitre ? Et, quand on utilise les techniques issues de la science, les avons pour aller à

---

12. « Éthique freudienne et pratiques sociales », association 1901.

13. *Les penseurs grecs avant Socrate. De Thalès de Milet à Prodicos*, traduction, introduction et notes, par J. Voilquin, Paris, Flammarion, 1993.

Katmandou et la radio ou les émetteurs en haut des minarets, est-on innocent de l'objectivité des choses et de la spécificité de chacun que la recherche de la vérité, dont elles sont issues, réclame ?

Autant de questions que je laisse ouvertes, parce qu'il est nécessaire pour la transmission elle-même de montrer où la réflexion conduit et s'interrompt.